



ELLE S'APPELAIT  
**SARAH**



Stéphane MARSIL  
présente

KRISTIN SCOTT THOMAS

ELLE S'APPELAIT  
**SARAH**

Un film de  
GILLES PAQUET-BRENNER

Avec  
MÉLUSINE MAYANCE, NIELS ARESTRUP,  
FRÉDÉRIC PIERROT, MICHEL DUCHAUSSOY, DOMINIQUE FROT  
Avec la participation exceptionnelle de **GISÈLE CASADESUS** et avec **AIDAN QUINN** dans le rôle de William Rainsferd

Scénario de SERGE JONCOUR & GILLES PAQUET-BRENNER  
d'après le roman de TATIANA DE ROSNAY publié aux Editions Héloïse d'Ormesson

© 2010 - Hugo Productions - Studio 37 - TFI Droits Audiovisuels - France 2 Cinéma

**SORTIE LE 13 OCTOBRE 2010**

Durée : 1h51

DISTRIBUTION **Studio 37** / **UGC**  
UGC Distribution  
24, avenue Charles-de-Gaulle  
92200 Neuilly-sur-Seine  
Tél : 01 46 40 46 89  
Contact exploitant :  
sgarrido@ugc.fr

Photos et dossier de presse téléchargeables sur [www.ugcdistribution.fr](http://www.ugcdistribution.fr)

**PRESSE  
MOTEUR !**  
Dominique Segall et Laurence Falleur  
20, rue de la Trémoille  
75008 Paris  
Tél : 01 42 56 95 95  
falleur@maiko.fr



## SYNOPSIS

Paris, de nos jours.

Julia Jarmond, journaliste américaine installée en France depuis 20 ans, enquête sur l'épisode douloureux du Vél'd'Hiv.

En remontant les faits, son chemin croise celui de Sarah, une petite fille qui avait 10 ans en juillet 1942.

Pour Julia, ce qui n'était que le sujet d'un article devient alors un enjeu personnel, dévoilant un mystère familial.

Comment deux destins, à 60 ans de distance, vont-ils se mêler pour révéler un secret qui bouleversera à jamais la vie de Julia et de ses proches ?

La vérité issue du passé a parfois un prix dans le présent...

## ENTRETIEN AVEC GILLES PAQUET-BRENNER

*Qu'est-ce qui vous a donné envie de porter à l'écran Elle s'appelait Sarah, le livre de Tatiana de Rosnay ?*

L'idée de ce film est née trois mois avant la sortie d'UV. Je sens que celle-ci va mal se passer et j'ai envie de revenir à un cinéma de fond. Je tombe alors sur le livre de Tatiana de Rosnay. J'ai littéralement dévoré son intrigue captivante qui, en plus d'évoquer la Rafle du Vél'd'Hiv et les camps d'internement du Loiret, l'exprime d'un point de vue contemporain : après la découverte d'un secret de famille, une journaliste américaine installée en France va mieux appréhender l'histoire de son pays d'adoption et voir sa vie bouleversée par quelque chose qui au départ ne la concerne pas. Le récit explore également des zones d'ombre peu traitées, comme l'attitude des témoins de cette époque où les collabos et les résistants étaient à la marge. La majorité regardait ailleurs en essayant de sauver sa peau ; comme la famille Tezac qui, dans l'absolu, n'a rien fait de mal et se sent néanmoins coupable ; ou encore les Dufaure, qui deviennent des héros presque contre leur gré. On sort des schémas manichéens : on a les faits, mais aussi les conséquences sur les générations futures et on est loin de la simplification à laquelle nous avons été habitués. Cela résonnait également avec ma propre histoire.

*De quelle manière ?*

Je suis d'origine juive et les hommes de ma famille ont disparu à cette période. Mon grand-père, un musicien juif allemand ayant fait sa vie en France, a été dénoncé par des Français et est mort au début de sa déportation. Je lui rends hommage dans le film via le personnage de l'homme au violon qui a cette bague contenant du poison pour décider du moment où il va mourir... Ma mère m'a raconté l'anecdote pour la première fois pendant la préparation du film. Certaines choses sont remontées à la surface. Je n'étais pas là quand mon grand-père a été déporté, mais j'ai vu les conséquences sur ma mère, ses sœurs, ma grand-mère... Je retrouvais ça, dans le livre : les vivants qui doivent apprendre à vivre avec les morts.

*Est-ce que Tatiana de Rosnay vous a facilement cédé les droits de son livre ?*

Avant même de finir ma lecture, je souhaitais en faire un film. Et en me renseignant, j'ai réalisé que Tatiana et Serge Joncour, l'auteur d'UV, se connaissaient et s'appréciaient. Grâce à Serge, Tatiana a donc su que je voulais adapter son roman et nous avons contacté sa maison d'édition. nous avons été les premiers à faire cette démarche, puisque j'ai eu la chance de lire l'ouvrage assez vite, quelques jours après sa sortie. Le succès aidant, Tatiana a ensuite croulé sous les propositions, américaines notamment, mais elle n'a qu'une parole et nous a maintenu sa confiance.

*Dans l'adaptation que vous avez donc signée avec Serge Joncour, avez-vous modifié beaucoup de choses par rapport au roman ?*

Non, nous sommes restés assez proches, à part pour un élément essentiel. Dans le livre, le petit frère de Sarah allait de lui-même se réfugier dans le placard pendant que sa famille se faisait arrêter. Dans le film, c'est Sarah qui lui demande de le faire, ce qui modifie son personnage et sa culpabilité. L'autre changement majeur a consisté à réparer une frustration de beaucoup de lecteurs qui regrettaient comme moi que, dans le livre, nous n'évoquions plus Sarah après la découverte de son frère. Avec Serge, nous avons donc développé à l'écran le personnage de Sarah adulte. Mais l'adaptation n'a pas été très difficile, tant le livre est remarquablement construit. Les seules difficultés furent de gérer le passage d'une époque à l'autre - de 1942 à nos jours - et de faire tenir le tout en deux heures. Serge m'a d'ailleurs rendu une première version de 250 pages ! (rires) Mais dès les premières lectures du scénario, on a eu des réactions enthousiastes.

*Ce film a pourtant été difficile à financer...*

Evidemment, avec ma filmographie chaotique... Honnêtement, je pense que certains ont dû se sentir trahis après LES JOLIES CHOSES. Pour m'amuser, j'avais ensuite enchaîné avec GOMEZ ET TAVARES, un film qui a eu du succès, mais a brouillé mon image. La sortie d'UV fut un gros retour de bâton. C'est un sentiment étrange de faire un film dont on est fier et que tout le monde déteste. Bref... Beaucoup aimaient le scénario de SARAH, mais pas le fait que je le réalise ! C'est là que Stéphane Marsil, mon producteur, a fait preuve d'une ténacité et d'une fidélité rares dans ce métier. Il a mis sa crédibilité en jeu. C'est lui et le souvenir des JOLIES CHOSES qui ont sauvé le film. C'est notamment parce qu'elle aimait mon premier long-métrage que Frédérique Dumas, de Studio 37, nous a suivis. Ce fut déterminant, mais ça ne nous a pas empêchés de vivre des moments humiliants... et c'est peu dire qu'on nous a mis des bâtons dans les roues en coulisses, mais Stéphane n'a jamais lâché. Sur ce projet, il nous est arrivé dix fois de penser que c'était fini. Et dix fois, on a vécu un retournement de situation improbable.

*Pourquoi avoir choisi Kristin Scott Thomas pour incarner le rôle de cette journaliste qui, en préparant un article sur la rafle du Vel' d'Hiv, va remonter le fil de la vie de Sarah ?*

Son profil dans la vie correspond de manière troublante à celui de Julia Jarmond. Cela lui faisait d'ailleurs un peu peur, car elle n'avait jamais joué un personnage aussi proche d'elle. Stéphane Marsil connaissait Kristin pour avoir produit ARSENE LUPIN, et ILY A LONGTEMPS QUE JE T'AIME est sorti pendant qu'on bouclait notre scénario. Or, avec ce film, un vrai lien fort et



durable s’est créé entre elle et le public français. Nous lui avons donc envoyé le script, mais comme elle jouait au théâtre à Broadway, sa réponse n’a pas été immédiate. Or l’élection présidentielle US approchait et j’ai eu envie de la vivre sur place... J’ai rencontré Kristin le jour de la victoire d’Obama, en allant la chercher à la sortie du théâtre. Là, portée par son envie de raconter cette histoire et sans doute aussi par l’euphorie étrange qui régnait dans la ville, elle m’a dit oui. Son engagement a été décisif. Pour le financement du film, bien sûr, mais surtout pour tout ce qu’elle lui a apporté. Dans ELLE S’APPELAIT SARAH, on la voit telle qu’elle est dans la vie : charismatique, moderne, dans son temps. La sobriété de son jeu et sa classe naturelle emportent le film loin de tout piège larmoyant. Comme elle le dit elle-même, elle est ici la conscience du spectateur. Investie, mais avec la pudeur indispensable.

*Comment avez-vous choisi le casting autour d’elle ?*

Nous voulions éviter la galerie de stars. On a fait la distribution en recherchant le meilleur acteur ou la meilleure actrice pour chaque rôle et pas forcément des têtes d’affiche. On a donc un mélange de talents confirmés et d’inconnus. Nous avons trouvé des étrangers, d’autres qui parlaient le yiddish. Il fallait que tout sonne vrai, authentique, faire disparaître l’artificialité du cinéma.

*Pourquoi avoir fait appel à Niels Arestrup dans le rôle de ce fermier qui recueille la petite Sarah, après son éviction des camps ?*

Niels a ce côté bourru des gens de la terre, le physique aussi. Et sa froideur de surface est un contrepoint intéressant au courage et à la bonté du personnage. Il l’a lu en deux jours, accepté de me rencontrer autour d’un café et m’a dit oui. Niels participe au même titre que Kristin à l’équilibre de l’ensemble. Sa retenue sur un rôle qui aurait pu verser dans la bonne conscience un peu facile est fondamentale. Je pouvais même parfois penser qu’il n’en faisait pas assez sur le plateau. C’est dans ces moments-là qu’on s’aperçoit qu’il faut savoir suivre des gens qui en savent plus que vous. Travailler avec des pointures comme Niels ou Kristin apprend l’humilité.

*Comment avez-vous choisi Mélusine Mayance pour jouer Sarah, enfant ?*

J’avais une conviction : les enfants s’endurcissent et grandissent plus vite en temps de guerre. Je cherchais, finalement, autant l’adulte en devenir que l’enfant... C’est en voyant RICKY que j’ai eu envie de rencontrer Mélusine. Elle a fait partie des trois petites filles que nous avons sélectionnées. Pour les faire travailler quelques séances en vue d’essais filmés. Le but était de les connaître un peu mieux, essayer d’évaluer leur maturité et voir comment elles réagiraient à la dureté du sujet. En finale, il en restait deux : une plus instinctive et Mélusine, une professionnelle, qui s’est imposée naturellement. C’était son film ! Elle a scotché tout le monde. Elle est précise dans ses intentions, a un sens inné de la caméra, est toujours dans ses marques, sans la moindre hésitation. Comme François Ozon l’a dit : « Mélusine n’est pas une petite fille, c’est une actrice ». Pour un rôle aussi difficile à cet âge, c’est une chance de l’avoir trouvée.

*On a aussi la surprise de revoir Aidan Quinn, le partenaire de Brad Pitt dans LEGENDES D’AUTOMNE, dans le rôle du fils de Sarah, que la journaliste incarnée par Kristin Scott Thomas va retrouver au fil de son enquête. Comment êtes-vous allé le dénicher ?*

Tatiana résume parfois son livre ainsi : c’est l’histoire d’un homme qui va enfin découvrir qui était sa mère... Pour ce rôle, je cherchais une idée, une présence, un charisme. La découverte de William à la fin du film est cruciale, car elle donne son sens à la quête de Julia. La recherche a été longue et fastidieuse et même si la présence de Kristin nous a ouvert des portes, les agents américains nous ont poliment ignorés. Parce qu’on n’avait que trois jours pour tourner

ces scènes et pas d’argent... Certains comédiens nous ont dit oui, mais à un tarif prohibitif. Et puis, un jour, notre directrice de casting américaine m’a annoncé qu’elle attendait la réponse d’Aidan Quinn. J’étais surpris, mais ne pouvais rêver mieux : un acteur dont les amateurs de cinéma vont reconnaître le visage, mais qui va néanmoins disparaître derrière son personnage. En plus, Aidan est un être humain magnifique et un comédien très généreux, un peu dingue, immergé à fond dans son rôle et extrêmement puissant.

*Une fois ces talents réunis, quel était votre but réel en vous lançant dans ce film ?*

Faire un beau film du samedi soir, accessible et populaire, mais qui puisse susciter une réflexion. J’avais envie de revenir aux fondamentaux, à un certain classicisme. Et je voulais me prouver que j’étais capable de le faire.

*Quels ont été vos partis pris de mise en scène pour y parvenir ?*

Au départ, je me suis surtout posé des questions sur : comment différencier les deux époques ? Comment réussir à trouver et garder cette pudeur indispensable au sujet ? Où se situe la limite entre la sobriété et le manque de créativité ? Je voulais aussi exprimer à l’image la différence des mondes dans lesquels Sarah et Julia évoluent : le chaos de l’occupation face à un certain confort bourgeois. J’ai alors choisi de filmer toute la période 1942 avec une caméra à l’épaule et des focales courtes pour être toujours dans le point de vue des personnages et au contact de l’action ; le tout entrecoupé de tableaux plus graphiques pour donner un peu d’air, comme ceux de la scène de l’évasion de Beaune-La-Rolande... Et, pour la partie contemporaine, j’ai opté pour une mise en scène très classique avec une économie de plans ; pour que chaque gros plan et chaque mouvement aient un sens. Mon but était que les spectateurs puissent suivre l’histoire, sans que ma mise en scène ne les en détourne un seul instant, même si elle existe. Privilégier le récit avant tout.



*Dans ce film, vous vous confrontez directement à la représentation du Vél’d’Hiv. Comment l’avez-vous abordée ?*

J’ai rencontré des survivants et tous m’ont parlé de la chaleur étouffante, de sons, d’odeurs, du fourmillement permanent... Plutôt que jouer la représentation pure et simple, leurs témoignages m’ont conforté dans l’idée d’aller vers un côté immersif, de rendre ces sensations de manière presque impressionniste. Ensuite, je vois pour la première fois MONSIEUR KLEIN. Et je m’aperçois que Losey l’a tourné au vélodrome Jacques Anquetil de Vincennes. Or celui-ci a gardé sa structure Eiffel, comme le Vél’d’Hiv. C’était donc un lieu envisageable pour nous, et ce d’autant plus lorsque les responsables des effets spéciaux m’ont expliqué qu’il était possible de fermer, à l’écran, ce vélodrome à ciel ouvert. Nous avons donc tourné là et Mac Guff a fait un boulot extraordinaire. Au final, il n’y a que quatre plans truqués dans la séquence. Pour le reste, j’ai travaillé le découpage pour donner une impression de nombre, sans avoir en permanence 500 figurants dans le cadre. Je voulais que le spectateur ait la sensation du grand espace du Vél’d’Hiv, mais sans être démonstratif, car je me méfiais de la 3D, qui permet tout, mais au détriment parfois de la sensation de réalisme. J’ai aussi banni tout plan d’ensemble du lieu car, dans ce cas, le point de vue sur la situation aurait été extérieur, soit à l’inverse de ma volonté d’immersion. Tous les plans du Vél’d’Hiv sont vus à travers le regard de Sarah.

*On se sent une responsabilité par rapport à l’Histoire dans ces moments-là ?*

Ça me terrorisait... Je n’y pensais pas vraiment en écrivant, car je prends les problèmes les uns après les autres. Mais c’est remonté violemment à la surface quand j’ai lu *La petite fille du Vél’d’Hiv*, d’Annette Müller, une rescapée à peine plus jeune que Sarah à l’époque des faits. C’est vraiment à ce moment-là que j’ai pris conscience de ce que j’allais avoir à immortaliser. Mon inquiétude a encore grandi quand j’ai revu LA LISTE DE SCHINDLER. Je me suis alors demandé pourquoi je m’attaquais à tout ça à 35 ans !

*Y a-t-il une scène que vous redoutiez plus qu’une autre de tourner ?*

Celle de la séparation des enfants et de leurs mères. Et ce encore plus, quand je me suis retrouvé à la tourner avec Annette Müller à mes côtés...

*C’est vous qui aviez souhaité sa présence ?*

Non, c’est elle. Elle est venue avec son frère, Michel, qui était déjà là avec elle en 1942.

*Et comment avez-vous alors vécu le tournage de cette scène impressionnante ?*

J’étais dans ma bulle, je ne voulais pas être influencé par l’émotion du plateau pour ne pas devenir complaisant. J’ai commencé par mettre la caméra à distance, en retrait pour voir comment les figurants se déplaceraient. Or ils ont été exceptionnels. Ce qu’ils ont donné n’a pas de prix. Certains se sont même évanouis... Je me suis peu à peu rapproché du cœur de l’action. Pendant une demi-journée, je ne suis pas parvenu à capter l’essence de ce que je voyais - la sauvagerie insupportable - et mon inquiétude grandissait. J’ai alors demandé au cadreur de se mettre au milieu des gens au 14mm, quitte à ce qu’ils le cognent, le bousculent. Il s’est fait mal, mais en cinq prises, il a obtenu le chaos qu’on peut découvrir à l’écran.



*Avec ELLE S’APPELAIT SARAH, vous êtes le premier à avoir filmé dans le Mémorial de la Shoah.*

Oui, ce Mémorial n’avait jamais été filmé dans le cadre d’une fiction. Et la scène où le personnage de Kristin s’y rend est “casse-gueule”, car on peut vite basculer vers la politique. L’homme qu’elle rencontre là-bas lui résume ainsi sa mission : « échapper aux chiffres et aux statistiques pour redonner un visage et une réalité à chacun de ces destins. » Ces mots définissent mon but profond avec le film. Jusque-là, les films sur l’Holocauste sont restés - de façon certes indispensable - sur l’Histoire avec un H majuscule. Moi, je ne me sentais pas à l’aise là-dedans. Ça a été fait de nombreuses fois et à mes yeux, LA LISTE DE SCHINDLER est indépassable. Je me suis alors demandé quelle petite pierre je pourrais apporter à cet édifice. Et la chose qui m’est apparue était d’essayer de faire ressentir aux gens cette tragédie, sortir des grands discours pour lui redonner un aspect concret et palpable, à hauteur d’homme, faire que les spectateurs se sentent au contact des événements, indépendamment de leurs opinions ou leur origine. Le personnage de Kristin est Américain et non juif. L’histoire de Sarah et de la Shoah n’est donc pas son histoire, mais elle va être touchée indirectement. Cela pourrait arriver à n’importe qui.

*Comment se situer alors par rapport à ces contingences ?*

ELLE S’APPELAIT SARAH est une fiction, mais le livre que j’adapte est extrêmement bien documenté et respecte au plus près la réalité des faits. En suivant ces différents destins, j’espère avoir fait un film dans lequel tout le monde peut se sentir concerné. Un film qui nous fait visiter l’histoire d’un point de vue accessible et identificateur, mais pas infantilissant ni moralisateur.

## ENTRETIEN AVEC KRISTIN SCOTT THOMAS

*Connaissez vous le livre de Tatiana de Rosnay avant que Gilles Paquet-Brenner vous propose de jouer dans son adaptation ?*

Pas du tout ! Mais ma fille, elle, l'avait lu et était très enthousiaste.

*Qu'est-ce qui vous a donné envie alors de faire partie de cette aventure ?*

J'ai rencontré Gilles à New York, où je jouais au théâtre, le soir de la victoire d'Obama ! J'avais déjà lu le scénario qui m'avait séduite par son propos extrêmement intéressant. Il aborde en effet de front la question complexe du comment vivre avec le passé et continuer à avancer, quand on est un être humain conscient et responsable, confronté à des histoires qui peuvent vous remuer, vous faire honte ou culpabiliser. Ces interrogations constituent le lot commun de beaucoup de personnes qui portent ça en elles depuis des années. J'aimais aussi le fait qu'ELLE S'APPELAIT SARAH mette en avant la Rafle du Vél'd'Hiv, un sujet assez tabou, sous un angle différent : en parlant de la conscience qu'on a aujourd'hui de cette tragédie sur laquelle on a tendance à jeter un voile. Parce que la France était alors divisée entre les héros, les collabos... et l'immense majorité de ceux qui cherchaient avant tout à sauver leur peau. Je trouve bien, car libérateur, de pouvoir en parler.

*Comment s'est passée la collaboration avec Gilles Paquet-Brenner avant le tournage ?*

On ne s'est pas vus beaucoup car j'étais vraiment très prise par différents tournages. Je n'avais donc pas la possibilité de le rencontrer énormément. En revanche, Gilles m'a montré, avant qu'on commence à tourner, les images de la période 42 qu'il venait de terminer. Ce qui m'a énormément servie. Ensuite, sur le plateau, j'ai tout particulièrement aimé chez lui sa force face à l'adversité. Plus c'était difficile, plus Gilles était précis et carré dans ses choix. C'est formidable et porteur de voir ça.

*Est-ce que le chemin vers votre personnage de Julia Jarmond - une journaliste américaine mariée à un Français devant couvrir la commémoration de la rafle du Vél'd'Hiv - a été complexe ?*

Pas vraiment car ce personnage est assez proche de moi socialement. J'évolue dans un milieu où beaucoup de mes amis sont journalistes comme elle. Cette femme pourrait très bien être moi donc je me suis facilement identifiée à elle. Pour m'aider, j'ai aussi lu le livre de Tatiana de Rosnay avant le tournage. Cela m'a évidemment donné des pistes dans mon interprétation. Mais il ne faut jamais oublier que l'approche d'un écrivain n'est pas la même que celle d'une comédienne.

*Et est-ce que vous vous êtes documentée en amont sur cette période complexe de l'histoire française ?*

Non car j'ai choisi de faire le parcours du personnage face à ces événements. Je connaissais évidemment des éléments de l'histoire de cette période car je me sens concernée par le sort des Juifs pendant la deuxième guerre mondiale. Mais je n'étais jamais allée au Mémorial de la Shoah, par exemple et je n'ai pas voulu m'y rendre avant le tournage pour vivre la situation comme Julia. Je ne voulais pas apporter mes a priori à ce personnage mais partir de zéro, en quelque sorte. Et vivre le trajet de cette femme qui se laisse emporter par l'affect quand elle réalise que les faits passés ont une influence sur sa vie personnelle et les décisions intimes qu'elle doit prendre. C'est évidemment aussi l'envie d'expérimenter tout cela pendant le tournage qui m'a poussée à accepter ce projet

*Quel souvenir vous reste-t-il de la scène dans le Mémorial de la Shoah que vous venez d'évoquer ?*

Ce sujet ne m'est pas étranger puisque ma belle-mère a été très active dans le rétablissement de la mémoire sur la tragédie de ces années-là : elle a fait partie du comité qui a fait installer des plaques sur les écoles avec les noms des enfants déportés. Or, en voyant ces plaques comme lorsque vous pénétrez dans le Mémorial de la Shoah et que vous êtes confrontés directement aux visages, vous ressentez forcément différemment les choses. Comme mon personnage le dit dans le film, plongée dans cette situation-là, on peut vraiment s'imaginer ce que cela représente d'avoir son propre enfant déporté et d'être démunie puisque incapable de le protéger. J'ai donc ressenti ce moment dans le Mémorial de la Shoah en tant que mère. Très intensément

*Pour autant, cette scène, à l'image de votre interprétation d'un bout à l'autre du film, est dominée par la retenue. Eviter de verser dans le larmoyant était votre grand défi pour ce film ?*

C'était en tout cas le piège à éviter : ne pas s'apitoyer. Car il ne faut pas oublier que ce film montre en fait que la vie continue, qu'il y a une sorte de résilience chez nous, les êtres humains, qui fait que, même face aux pires tragédies, on parvient à s'en sortir. Ainsi, Sarah, après tout ce qu'elle a pu vivre, a laissé des enfants derrière elle. Il ne fallait donc pas s'enfermer dans une émotion inutile, même si évidemment, à titre personnel, j'ai été émue par énormément de choses sur le moment. Car mon personnage doit, lui, surmonter ces sentiments-là. Il ne faut pas oublier qu'au départ, Julia est une journaliste qui mène une enquête et aborde donc les faits de manière professionnelle. Ce n'est que quand elle s'embarque dans les recherches pour retrouver Sarah que, petit à petit, elle se retrouve affectée et démunie. Et ce d'autant plus qu'elle apprend qu'elle est enceinte alors qu'elle pensait que ça ne lui arriverait plus et que son mari désire qu'elle avorte. Tous ces éléments créent chez elle cette fragilité qui laisse la porte ouverte aux émotions. Mais il faut prendre garde à ne pas la surjouer. Car la partie d'ELLE S'APPELAIT



SARAH qui se passe en 42 est à ce point bouleversante qu'appuyer sur l'émotion dans celle se déroulant de nos jours n'a aucun sens. La confrontation des deux époques montre d'ailleurs que si pendant la Seconde Guerre mondiale, l'être humain a pu résister à des choses épouvantables, Julia a l'impression d'être confrontée à la fin du monde en se retrouvant pourtant face à des situations beaucoup plus faciles à régler.

*Est-ce que certaines scènes vous angoissaient plus que d'autres avant de les tourner ?*

Je pense avoir découvert les difficultés au fur et à mesure, sur ce film, et ne pas les avoir vraiment anticipées. Mais nous avons eu la grande chance de tourner dans la chronologie et de finir ainsi par la scène qui clôt le film, ce qui aide forcément à construire son personnage.

*Vous avez un face-à-face bouleversant avec Aidan Quinn. Qu'est-ce que vous appréciez chez ce comédien ?*

Sa simplicité. J'apprécie cet acteur depuis très longtemps, comme spectatrice. Je n'ai donc pas été surprise de voir à quel point Aidan est un vrai professionnel qui ne joue pas les stars. Travailler avec lui est un plaisir inouï parce que totalement naturel.

*Et quel plaisir avez-vous pris en vous retrouvant face à Frédéric Pierrot, votre partenaire dans IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME, qui incarne ici votre mari ?*

Un plaisir là encore énorme, évidemment. C'est même moi qui ai suggéré son nom pour jouer ce personnage. Frédéric est tellement doué qu'il est fascinant de voir l'aisance avec laquelle il a endossé ce rôle multiple et forcément complexe où il est à la fois père de famille, fils empêtré dans les histoires ressurgies du passé, époux et homme d'affaires.

*Et pour en revenir au vôtre, est-ce qu'il vous a été difficile de vous défaire d'un tel personnage ?*

Non. Le tournage était compliqué car, comme on l'a évoqué plus haut, je devais jouer de manière très intériorisée ce que cette femme vivait. Julia veut dénouer le nœud du passé tout en portant en elle une vie qui se développe. Cette contradiction très complexe à interpréter demande beaucoup de concentration.

*Quand vous avez découvert, pour la première fois le film terminé, qu'avez-vous ressenti ?*

J'ai été bouleversée ! Je crois ne pas avoir mesuré la réelle force de ce film en le faisant. Ce qui était en tout cas insoupçonnable à la lecture et ce que Gilles a réussi brillamment, c'est le montage et les aller-retour entre la partie 1942 et la partie contemporaine. Gilles a su créer un lien très fort entre ces deux époques qui fait, qu'au final, on est aussi attentif aux recherches de Julia qu'à la survie de Sarah. Une vraie gageure.





## ENTRETIEN AVEC MÉLUSINE MAYANCE

*Qu'est-ce qui t'a donné envie de faire du cinéma ?*

Grâce à mes parents, j'ai la chance de voir beaucoup de films, dans tous les genres possibles. Nous avons une grande vidéothèque remplie de DVD. Avec eux, j'ai même découvert et adoré JURASSIC PARK à 3 ans ! Mais ils ont beau travailler dans ce métier, ils ne m'ont jamais poussée à le faire. C'est le hasard qui m'a conduite à RICKY de François Ozon, puisque j'ai été repérée par un casting sauvage à la sortie de mon école pour aller passer des essais. J'y suis allée et j'ai été choisie.

*Comment est arrivé ELLE S'APPELAIT SARAH ?*

On m'a appelée pour passer le casting qui a eu lieu en trois étapes différentes où j'ai dû jouer différentes scènes. La première fois toute seule puis avec la petite fille qui joue celle qui s'échappe avec Sarah.

*Qu'as-tu ressenti en découvrant le scénario ?*

En fait, j'ai essayé de lire le scénario avant le casting et je l'ai adoré ! Tout : l'histoire, mon personnage. Je ne savais pas grand chose sur la Seconde Guerre mondiale et j'ai beaucoup appris en préparant le film.

*Comment l'as-tu préparé justement ?*

Mon papa est directeur artistique et s'occupe de comédiens sur les tournages. Donc en même temps, c'est mon coach ! (rires) Avec lui, j'ai travaillé le texte, mes intentions et mes sentiments. Ainsi préparée, rien ne m'a paru vraiment compliqué à faire. Et puis, avec ma maman, nous avons lu le roman de Tatiana de Rosnay, je lui ai posé plein de questions et on a fait des recherches internet pour en apprendre plus sur cette période. J'ai aussi lu *La petite fille du Vél'd'Hiv* d'Annette Müller. D'ailleurs, quand j'ai eu terminé son livre, j'ai cherché à savoir

si elle était encore vivante. J'avais envie de la rencontrer, pas pour lui poser des questions, mais juste pour la serrer dans mes bras tellement son histoire m'avait fait pleurer. Or, ce même jour, Gilles m'avait organisé une rencontre avec elle, juste avant le tournage de la scène du film où les mères sont séparées de leurs enfants pour être emmenées dans les camps. Après, maman m'a demandé ce que je lui avais dit. Je lui ai répondu : « Rien. Je l'ai serrée dans mes bras et j'ai pleuré. »

*Comment as-tu vécu le tournage des scènes les plus violentes du film, comme justement celle de ces séparations ?*

Comme sur le tournage de RICKY, en fait. J'étais juste la petite Sarah qui était séparée de sa maman. J'ai eu l'impression de vivre ce qu'elle a vécu. Mais je savais aussi faire la part des choses. Et à chaque fin de scène, je redevais moi sans aucun souci. Je n'ai pas été traumatisée ! (rires)

*Comment s'est passé le travail avec Gilles Paquet-Brenner sur le plateau ?*

Il a été super ! Il arrive parfaitement à me faire comprendre ce qu'il attendait de moi. Et c'est vraiment cool de travailler avec lui. En plus, il s'est battu pour que ce soit moi qui aie le rôle et je suis contente qu'il m'ait fait confiance.

*Tu as envie de continuer à tourner ?*

Oh oui et dans tous les genres ! Je rêve de pouvoir jouer des choses très différentes : de la comédie, travailler avec Jean-Pierre Jeunet, Tim Burton... Ce métier est extraordinaire. D'ailleurs quand un tournage se termine, je suis toujours un peu triste. Et quand du temps commence à s'écouler entre deux tournages, j'avoue que ça me manque un peu... J'ai hâte d'y retourner à chaque fois.





## PAROLE À TATIANA DE ROSNAY

C'est compliqué pour un écrivain d'accepter la vision qu'un réalisateur peut avoir de son livre. Mais j'avais décidé de faire confiance à Gilles Paquet-Brenner dès le départ. Il y avait quelque chose de passionnant et de passionné chez lui lorsqu'il m'avait expliqué «sa» vision de «ma» Sarah. Et puis il y a eu Serge Joncour, l'ami fidèle, le romancier de talent, et je savais que cette nouvelle Sarah allait renaître à travers son regard.

J'ai lu le scénario. Je l'ai aimé. Il faut dire que pour nous romanciers, c'est toujours un peu sec, un scénario, pas de descriptions, pas de nuances. Il faut y ajouter le jeu des acteurs. Je ne savais pas faire ça. Mais j'ai constaté que Serge et Gilles avaient respecté mon livre, n'avaient rien changé de façon brutale.

Ensuite, l'aventure du tournage. La rencontre inoubliable avec Mélusine Mayance, Sarah. Je la revois encore, venant vers moi, son étoile jaune sur la poitrine, son petit visage pointu, ses grands yeux clairs. Ma Sarah ! Moment intense et presque irréel. Puis, plus tard, Kristin Scott Thomas, en Julia Jarmond. Je fais de la figuration dans une scène avec elle, là aussi, instants féériques et à jamais gravés dans ma mémoire. Puis, le jour où je visionne le film pour la première fois, avec Serge. Je suis inquiète. J'ai peur d'être déçue. J'ai peur de ne pas reconnaître «ma» Sarah. Les dix premières minutes m'échappent. J'ai du mal à me défaire de mon livre. Je me fais violence. Et là, je tombe dans le film. Et je tombe amoureuse du film. Et à la fin, devant la dernière scène, une incroyable vague d'émotion me submerge, et je pleure. Oui, je pleure.

Le film est sobre, comme mon livre. Il n'y a pas de pathos, pas de mièvrerie. Kristin Scott Thomas campe à merveille cette journaliste américaine qui veut connaître la vérité à tout prix. Michel Duchaussoy qui joue Edouard Tézac est extraordinaire de justesse, de pudeur. Gisèle Casadesus - Mamé - m'enchant. Niels Arestrup - Jules Dufaure - me séduit par sa rude tendresse. Aidan Quinn et son regard intense me bouleversent. Tous les acteurs ont leur place dans ce film, Frédéric Pierrot, Dominique Frot, Natasha Mashkevich... Et dans mon cœur d'auteur, car ils deviennent à l'écran mes personnages.

Gilles Paquet-Brenner a réussi à transmettre l'émotion que j'ai cherchée à partager avec mes lecteurs en écrivant ce livre. Le portrait d'une femme qui ouvre une boîte de Pandore. L'image déchirante d'une petite fille à la vie brisée. Un homme qui ne savait rien de sa mère. Le tabou laissé soixante ans plus tard par un des événements les plus sombres de notre histoire. Merci à lui.

Tatiana de Rosnay

Alors que *Le Voisin* (Editions Héloïse d'Ormesson) et *Boomerang* (Le Livre de Poche) viennent de paraître en France, les romans de Tatiana de Rosnay connaissent aussi un succès international. Selon le magazine *Bookseller*, Tatiana de Rosnay a été, en 2009, l'auteur français le plus vendu en Europe.

Elle est aussi l'auteur français le plus lu aux États-Unis, avec plus d'un million d'exemplaires vendus d'*Elle s'appelait Sarah* et 64 semaines de présence sur la liste du palmarès du *New York Times*.

Aujourd'hui, avant la sortie du film, voici le détail des ventes d'*Elle s'appelait Sarah* :  
Ventes France : plus de 400 000 exemplaires, toutes éditions confondues.  
Ventes à l'étranger : environ 2 200 000 exemplaires.

# LISTE ARTISTIQUE

KRISTIN SCOTT THOMAS	JULIA JARMOND
MÉLUSINE MAYANCE	SARAH
NIELS ARESTRUP	JULES DUFAURE
FRÉDÉRIC PIERROT	BERTRAND TEZAC
MICHEL DUCHAUSSOY	EDOUARD TEZAC
DOMINIQUE FROT	GENNEVIÈVE DUFAURE
GISÈLE CASADESUS	MAMÉ
AIDAN QUINN	WILLIAM RAINSFERD
NATASHA MASHKEVICH	MME STARZYNSKI
ARBEN BAJRAKTARAJ	M. STARZYNSKI
SARAH BER	RACHEL
KARINA HIN	ZOE TEZAC
GEORGE BIRT	RICHARD RAINSFERD
CHARLOTTE POUTREL	SARAH JEUNE FEMME

# LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION	GILLES PAQUET-BRENNER
SCÉNARIO	SERGE JONCOUR & GILLES PAQUET-BRENNER D'APRÈS LE ROMAN DE TATIANA DE ROSNAY
PRODUCTION	STÉPHANE MARSIL / HUGO PRODUCTIONS
DIRECTEUR PRODUCTION	CLÉMENT SENTILHES
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	PASCAL RIDAO
MONTAGE	HERVÉ SCHNEID (ACE)
MUSIQUE ORIGINALE	MAX RICHTER
CASTING	GWENDALE SCHMITZ
1 <sup>ER</sup> ASSISTANT MISE EN SCÈNE	OLIVIER COUTARD
SON	DIDIER CODOUL, BRUNO SEZNEC ALEXANDRE FLEURANT & FABIEN DEVILLERS
DÉCORS	FRANÇOISE DUPERTUIS (ADC)
COSTUMES	ERIC PERRON
PHOTOGRAPHE DE PLATEAU	JULIEN BONET
SCRIPTES	JOSIANE MORAND
DISTRIBUTION FRANCE	UGC DISTRIBUTION / TF1 DA / STUDIO 37
VENTES INTERNATIONALES	KINOLOGY / TF1 DA / STUDIO 37
ÉDITIONS VIDÉO	TF1 VIDÉO

Une co-production  
Hugo Productions - Studio 37 - TFI Droits Audiovisuels - France 2 Cinéma  
avec la participation de Canal+, TPS Star, France Télévisions  
avec le soutien de la Région Ile-de-France  
en association avec la sofica A Plus Image

© 2010 - Hugo Productions - Studio 37 - TFI Droits Audiovisuels - France 2 Cinéma

 hugo  
productions

 Studio 37

 TFI  
DROITS AUDIOVISUELS

 2  
cinéma

